

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Anthropologie
Si l'enfant ne réagit pas
La crise commence où finit le langage
Que du bonheur
Contre Télérama
Somaland
Les Mots sans les choses
Les Nouvelles Métropoles du désir
Le Revenant

ÉRIC CHAUVIER

Laura



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2020

“Tu veux du rosé?”

Deux questions, simplement. La première me semblait impensable il y a peu encore : comment m’est venue cette impression que tout est possible ; je veux dire qu’aucune limite policière, encore moins judiciaire, ne saurait interférer désormais sur nos actes ? La seconde question est à peine moins angoissante : qu’est-ce que je fais là avec Laura, en pleine nuit, devant l’usine du père de “l’Héritier”, une fabrique de prothèses médicales remplie de solvants en tout genre ? “J’ai rien à perdre, c’est ce qu’elle m’a dit tout à l’heure, parce que je suis dans la clandestinité maintenant, tu comprends ?” Elle n’a que ça en tête : tout faire brûler. Comment peut-elle dire ça alors que tout est déjà réduit en cendres autour d’elle ? Je la dévisage et j’ai bien conscience que mon regard comporte quelque chose d’insistant, de culpabilisant peut-être.

“Oh oh, je te parle ! Tu veux du rosé ?

– Hein ? Euh... Du rosé... Pourquoi pas...

– Tiens, prends un gobelet et marque ton prénom dessus.

– Quoi? Pourquoi je devrais marquer mon prénom? Ça n’a aucun sens, on n’est que tous les deux. On n’est pas dans une fête...

– Je plaisante, c’était une blague. Bon t’en veux ou pas, du rosé?”

Pourquoi cette blague? J’ai l’impression qu’elle se fout de moi, qu’elle me prend pour un citoyen.

“Oui, euh... D’accord. C’est juste que c’est particulier, non, de boire du rosé en plein mois de décembre sur ce parking, alors qu’il doit faire combien, à peine dix degrés!

– Qu’est-ce qu’on en a à foutre de la température qu’y fait? Qui va nous le reprocher?

– Ouais c’est vrai, personne.

– On va la faire cramer l’usine à Papy! Il restera plus rien bientôt de son usine de gros enculé!”

Dès que je goûte à sa beauté, elle me balance ce genre d’images – “une usine de gros enculé” – sidérante, sale, vile et – je ne sais comment – puissante.

“Si tu le dis, Laura.

– Je le dis.”

Elle a l’air tellement sérieuse tout à coup. Elle me ferait rire si je n’éprouvais pour elle cette appréhension matinée de désir.

“Il est pas bon mon rosé?”

En fait, si je ne ris pas, c’est parce que la peur et le désir sexuel sont des repoussoirs parfaits du rire. En ce qui concerne le rosé, pour dire vrai, je le trouve acide et râpeux mais n’ose pas l’avouer de peur de passer pour un esthète dénué de virilité ou, pire, pour un riche, un nanti, pourquoi pas un oligarque aux “yeux de Laura” (tiens, c’est le titre d’une chanson de variété de notre adolescence). Si tant est qu’elle sache ce qu’est un “oligarque”; je suis presque sûr qu’elle ignore le sens de ce mot. Pourtant, lorsqu’elle évoque des “enculés”, j’ai l’impression qu’elle cible justement une caste qui comprendrait des êtres injustes, globaux, triomphants, mondialisés, évanescents. Je ne sais d’où lui vient cette fascination pour ce mot, “enculé” mais, dans sa bouche, il devient surprenant, comme si, par les seuls recours à l’intonation, Laura était finalement beaucoup plus précise que moi pour parler du monde. Par exemple, si je voulais lui opposer une déclinaison de la “décence ordinaire” de George Orwell, ce serait avec de telles hésitations qu’elle me répondrait sûrement que tout partisan de la démocratie apparenté à ce

modèle se réduit *in fine* à une “belle brochette d’enculés”. Et elle ferait mouche, sûrement.

“Eh-oh! Il est pas bon mon rosé?”

Elle aime les gens sincères, me semble-t-il, excepté donc, sans doute, un homme qui lui avouerait sa passion pour l’art, son homosexualité ou son envie de dominer le monde. Je voudrais simplement lui parler de démocratie et de l’inanité de la violence – (...) mais voilà, je ne trouve pas les mots :

“Le vin? Ouais. Moyen. Mais enfin, ça passe...”

À moins que je ne sache pas réellement ce que je souhaite lui dire.

Je la regarde et repense à l’adolescente que je regardais – d’une façon similaire, me semble-t-il – durant l’été 1988 à la piscine municipale de cette petite ville du centre de la France où nous sommes nés à quelques mois d’intervalle. Dans une lumière blanche, je me rappelle son bikini rouge vif et ses formes naissantes qui attisaient ma libido d’adolescent. Fou d’elle mais bien incapable de l’aborder, je sortais de l’enfance et imaginais encore nos histoires d’amour sur le mode archaïque de Jane et de Tarzan, de filles à sauver et d’aventuriers miraculeux. J’étais timide et attardé, elle était sublime et hardie. Ses cheveux noirs, son regard vert, son sourire blanc, ses petits seins

roses, ses fesses... De quelle couleur étaient ses fesses? Et aujourd’hui?

“T’aimes pas mon rosé? On dit que c’est une boisson pour les femmes, c’est pour ça que tu l’aimes pas?”

– Non, euh, non pas du tout.”

Je voudrais faire le type viril qui préfère les alcools forts, mais ce n’est pas vraiment le problème. Je n’ai jamais abattu cette carte avec Laura. De mon point de vue, elle faisait partie de ces filles qui savent à l’avance les effets qu’elles vont produire, autrement dit une énigme, un continent de fièvres et de ravins. Pour la voir ainsi, il fallait donc que je ne sois pas de la même trempe que les jeunes hommes du bled – mais de quelle trempe exactement?

“J’ai lu une étude sur le rosé sur Internet. Y paraît qu’ils ont beaucoup progressé les fabricants de rosé... dans la qualité... Enfin pas les fabricants, les... Comment dire? Les...”

– Les viticulteurs? Les œnologues?

– Ouais voilà, tu sais toujours trouver les mots justes toi? Faire des études ça aide quand même. Regarde, moi, où j’en suis!”

La regarder, je ne fais que ça. Mais elle, me voyait-elle seulement? Je n’ai aucune raison de le penser. J’étais le fils de l’instituteur et jouissais à ce titre d’une sorte de statut remarquable, quoique seulement aux yeux des

jeunes gens raisonnables, respectueux d'un ordre qui les rassurait. Ce n'était pas le cas de Laura. Elle semblait indifférente à mon soi-disant "statut". À ses yeux, j'étais peut-être même complice du mal indistinct qui s'acharnait sur elle. Elle m'a toujours donné l'impression de mépriser tout ce qui se rattachait à l'école républicaine, ses symboles et ses prétendus principes d'égalité.

– "Toi tu vis à Bordeaux, il te faut du grand vin, c'est ça? T'es raffiné comme type..."

– Non, pas spécialement raffiné. Je bois du vin bio aussi.

– Ha ha ha!"

La voilà qui se moque. Pourquoi avoir dit que je buvais du vin bio? Au bled, le bio c'est bon pour les esthètes vaguement dégénérés – alors que pour moi cela constitue une sorte de retour aux sources. Ici, on vit à la dure, comme si la virilité était contenue dans les charges de sulfite et de pesticide. Je voudrais lui dire que ma langue a fourché, que c'est un malentendu, que moi aussi j'aime bien la vie à la dure, mais à quoi bon puisque je vis loin d'ici, dans une grande ville où la tendance est au vin naturel qui est une version encore améliorée du vin bio. Toute notre histoire ressemble à un malentendu. Dès le début, en tant que fils d'instituteur, je représentais tout ce qui l'accablait. Bien

sûr, elle pouvait légitimement haïr ces enseignants qui, de l'école primaire jusqu'au lycée, rendaient perversément les notes par ordre décroissant, jusqu'à la lie, jusqu'à elle, Laura, tétanisée sur sa chaise. Ils ont hiérarchisé ce minuscule monde social aux confins duquel elle se trouvait. Elle remâchait les procédés pour s'extraire de ce processus qui a dû rapidement lui apparaître comme une fatalité. Je me souviens qu'à dix ans, je rêvais de la défendre contre ces enseignants, mais que, pas plus que les autres, je ne m'y suis employé, la confortant sans doute dans la perception du caractère inéluctable de sa situation. Au fond, je ne rêvais alors que pour mieux me rendormir.

– "Enfin, je bois pas que du bio tu sais.

– Ouais, j'imagine."

Elle pourrait raisonnablement m'en vouloir d'être fils d'instit' et, par là, complice de ce qui lui est arrivé par la suite. Je me souviens des remarques scabreuses des enseignants, notamment une, restée gravée dans ma mémoire: "Tu es belle comme tes fesses." Comment pourrais-je ne pas me souvenir de cette phrase, prononcée par un vieil enseignant à son endroit? Elle devait avoir 10 ans. Lorsqu'il l'a plaquée sur ses genoux et l'a "fessée" (même ce mot me semble affreusement daté), je suppose qu'elle se demandait entre deux sanglots

ce que signifiait cette phrase, *Tu es belle comme tes fesses*. Qu'il éprouvait du désir pour elle? Qu'il aimait ses fesses? Qu'elle était bête et désirable? Qu'elle était désirable parce que bête? Bête parce que désirable? Toujours est-il que ce jour-là, les élèves de la classe ont pu établir un lien obscur entre la personnalité de Laura et ses fesses. L'origine d'un fantasme, probablement. Venant d'un enseignant qui faisait autorité, les autres élèves ont dû se dire que ces mots étaient dotés de sens alors qu'ils n'étaient que la désinhibition d'un homme expiant sa condition monogame et son cortège de petites frustrations accumulées. Quoi qu'il en soit, cette humiliation publique fut pour ainsi dire adoubée par l'école républicaine, si bien que je me suis convaincu que cette scène avait été l'élément fondateur de l'existence de Laura. Ce jour-là, en tout cas, assistant à la scène, je n'ai pas tenté de la sauver. J'en rêvais pourtant, j'en rêvais tout éveillé. Mais une phrase me retenait, une phrase qui me fascinait et m'excitait.

tu es belle comme tes fesses

Une phrase, mon Dieu, qui m'excite encore.
 "Laura, tu sais, je ne t'ai pas... euh..."
 Elle regarde ailleurs, vers l'usine dirait-on.

"Hein? Tu m'as pas... quoi?"

Ça y est, je vais tout lui dire – mais en fait, non :

"Je veux dire, je ne bois pas que du bio tu sais."

Elle regarde toujours ailleurs – vers l'usine à n'en pas douter :

"Pourquoi tu me répètes ça?"

Je repense à cette scène, qui m'aimante, m'englué, réveille en moi un désir puissant, enfoui depuis la nuit des temps ou ce qui m'apparaît comme tel. Ce jour-là, lorsqu'elle est revenue à sa place, elle a eu ces mots à l'adresse de celui qui venait de la "corriger" (quel autre mot affreusement désuet) : "Pardon maître". Ce mot, "maître", prononcé avec cette déférence, ces regrets et ces sanglots conféraient à la prétendue relation pédagogique une dimension qui m'est apparue (pour la première fois de ma vie) pornographique. Personne, pas plus Laura que son petit bourreau, n'est parvenu à la décoder. Pourtant le monde a continué, un peu plus poisseux, un peu plus lourd et un peu plus insondable qu'auparavant. Qu'avait-elle fait ce jour-là pour expier de la sorte? Comme elle n'était pas à proprement parler un "élément perturbateur", je mets rétroactivement cette sanction sur le compte d'une mauvaise note – puisqu'elle était "bête", puisqu'il fallait la

“corriger”. Ce soir, je voudrais lui exprimer quelque chose des ténèbres d’alors.

“T’en as bavé Laura, à l’école, pas vrai?”

Mais lui dire quoi? Pas ça en tout cas.

“Pourquoi tu dis ça?”

Fort logiquement, elle se braque un peu. J’aurais mieux fait de me taire. Il me faut changer de sujet, faire diversion, et vivre quelques instants encore avec ce malaise façonné dans la matière même de cette scène originelle.

“Non, rien, je pensais à voix haute.

– Ah, c’est possible ça, de penser à voix haute?

– Euh... Au fait, qu’est-ce que t’as prévu de faire avec tes potes?

– Tu vas voir.”

Je pensais que faire semblant de mépriser l’école, la toiser du haut de son pouvoir de séduction, était pour elle une façon de ne pas perdre la face dans ce cauchemar gratuit et obligatoire. Je pensais qu’elle s’était employée de façon compulsive à faire diversion pour exister dans un monde où l’école de la République (ses coups de trique, sa libido, ses postillons, ses silences qui hurlent) l’avait privée de toute reconnaissance sociale. Je pensais aussi que sa beauté avait été aiguisée à la seule fin de conjurer cette malédiction.

“Tu me regardes bizarre, Éric!

– Je te redécouvre Laura. J’ai l’impression de... je sais pas...”

Je me trompais. La destinée maudite que je lui attribue n’est que le fruit de mon imagination et, en premier lieu, de mon désengagement. Je me suis contenté de l’observer à distance, de loin, comme un insecte blessé se débattant dans sa fange. D’être là, avec elle, sur ce parking vide, à la seule lumière du dernier réverbère en état de marche, me la fait apparaître dans un panel de clairs-obscurs, aussi précisément que les usages intonatifs du mot “enculé”. Il me faut lui montrer que je ne crois plus dans cette malédiction et, surtout, que je suis réellement à ses côtés. Mais que dit-on quand on est bouleversé?

“Euh... Je veux bien... un autre verre de rosé.”

Elle éclate d’un rire sage, dont j’ignore le motif. Est-il accordé au sujet, à savoir “moi”? Ou au vin bio?

“En fait, je me rends juste compte que je ne te connais pas, Éric.

– Ah...

– Éric Chauvier, le fils de l’instit’.

– Oui, et après?

– Au bled, personne te connaît.

– J’y suis pas souvent, faut dire.

– Et quand tu y es, tu dis rien sur toi.

– Hmm.”

Elle éclate encore de rire, ce rire vaguement gras qui me trouble un peu :

“Tu veux être enterré ici ?

– Je sais pas, j’y ai pas encore réfléchi. Pourquoi tu me poses cette question ?

– Parce que c’est important de savoir où on veut être enterré.

– Dans ce cas pourquoi pas me faire enterrer ici ? Je suis très attaché au bled...”

Je suis très attaché au bled... L’élision finale se réfère évidemment à toi, Laura ; qui d’autre que toi pourrait m’attacher compulsivement à ce bled que j’ai fui il y a trente ans comme si ma vie en dépendait ? Mais j’ai beau vouloir appuyer l’élision finale, les mots ne viennent pas. (...)

“Pourquoi tu parles jamais de toi ? T’as souvent été là pour moi. Et pourtant, c’est comme si t’étais pas là. C’est bizarre non ?

– Hmm.”

Où étais-je pendant tout ce temps ? Je pensais que j’existais à ses yeux, que j’avais une consistance parce que je pouvais la sortir de la routine des gens du coin, du stock de mots usés qu’ils mobilisent pour dire à la fois le temps qu’il va faire dans le ciel, dans leur esprit et dans leur moteur de bagnole.

“Je voudrais que les choses soient autrement, Laura.

– À qui le dis-tu !”

Son regard fuit encore vers l’usine du père de l’Héritier. Autour de nous, les éléments de la nuit naissante – un chat huant, le vent, la pluie lointaine, ces hurlements sporadiques (humains ?) – semblent converger vers nous, comme s’ils étaient nos alliés, nos complices ; comme s’ils révélaient la force d’un secret. Une harmonie diffuse nous enveloppe et nous transforme. Laura a l’air de trouver ça normal. Rien de moins évident de mon point de vue.

“J’étais pas vraiment ce qu’on appelle une bonne élève ! Je foutais rien à l’école. C’est pas que j’aimais pas ça, mais bon.”

J’écoute la voix de Laura revenue du passé. Juste la voix, comme s’il s’agissait d’une mélodie.

“Pourquoi tu dis ça ?

– Parce que tu m’en as parlé à l’instant. Tu m’as demandé si j’en avais bavé...

– Ah oui, excuse-moi.

– Ouais, t’as raison, j’étais une vraie cancre.”

Elle sourit. Elle voudrait en rire.

Mais elle n’en rit pas. Elle voudrait transformer un problème de fond en opinion courante qui ferait mouche à tous les coups. Une phrase courte et moderne à la fois, un peu slogan, et drôle si possible. Une phrase qui torde le coup à la conversation et tarisse tout commentaire. Une sorte de vérité. Mais je ne suis pas dupe ; ce qu’elle a à dire *vraiment*, il lui faudrait vingt ans de psychanalyse pour en extirper le bout de la queue. Sauf que Laura *n’est pas* et *ne sera jamais* en psychanalyse.

À moins qu’elle sourie *vraiment*. À vrai dire, elle semble même pouvoir en rire. C’est encore moi qui invente des problèmes là où il

n’y en a pas – comme avec le vin bio. Pourquoi convoquer la psychanalyse ? Elle est très bien, cette phrase – “j’étais une vraie cancre” ; elle circonscrit de façon précise et concise le problème de Laura, et de ce fait, rien ne me retient d’aller dans son sens.

“T’étais pas faite pour l’école, c’est tout.”

À peine ai-je sorti cet argument que je le regrette. En l’avançant, je la plaque un peu plus contre la désolante vitre blindée du réel ; plus je veux avoir l’air terrien comme les gens du bled et plus je me fourvoie et parle à côté de la situation. Qu’elle ne soit pas faite pour l’école, voilà qui peut assurément se dire et s’entendre. Mais que l’école de la République ne soit pas faite pour accueillir son âme fêlée, comment pourrais-je le lui signifier ?

D’ailleurs ce n’est pas vraiment le problème. Comment me faut-il lui parler ? Sommes-nous condamnés à évoquer le goût du rosé ?

“C’est ça, j’étais pas faite pour l’école !”

Cafard. En général, ce genre de tic verbal – “c’est ça” – m’exaspère. Elle le lance comme si elle constatait que tout était dans tout et que, pour fêter “ça”, il fallait se coller un bâillon sur la bouche ; “c’est ça” avancé comme on staturait sur une vérité tout en s’enfonçant dans des sables mouvants. J’aurais voulu que Laura soit différente des gens du coin, qu’elle ne